

Histoire de l'abbaye depuis 1859 | Conférence donnée par f. Dominique-Marie Dauzet

Souvent, quand je pense à Mondaye, il me vient, entre autres pensées, une question. Une question à la fois historique et spirituelle, qui m'intrigue. Une question dont je ne connais pas la réponse. Cette question ne m'empêche pas de dormir, et je ne me la pose pas en permanence. Mais parfois, elle pointe son nez, cette question, quand je me promène en haut de la colline qui surplombe l'abbaye, et que j'aperçois dans la lumière dorée du soir, les bâtiments, côté ouest, côté sud. Elle affleure un instant à ma conscience, cette question, et puis elle repart. D'autres fois, cette coquine de question surgit dans l'abbatiale, lorsque nous processionnons sur les dalles funéraires qui jonchent le sol de l'église, ou encore le dimanche après-midi, si je promène jusqu'au cimetière des frères, où les défunts – nos défunts – dorment gentiment. Alors elle vient la question, et elle repart. C'est cette question que je voudrais poser aujourd'hui, et méditer avec vous.

La voici, dans son apparente simplicité : pourquoi y-a-t-il aujourd'hui encore à Mondaye une communauté vivante de chanoines prémontrés ? La question peut-être résolue assez vite par le pieux recours à l'argument providentiel : la Providence en a voulu ainsi, Dieu nous conserve précieusement depuis 800 ans sur cette colline, parce qu'il nous aime etc. Sans doute Dieu nous aime-t-il, mais l'historien de la vie religieuse, l'historien des institutions monastiques, ne peut pas répondre pas aussi vite que ça. Et puis cette réponse n'est pas si satisfaisante car j'espère que Dieu aimait aussi tous les monastères qui ont disparu et tous les religieux qui ont vécu dedans. Mais ces monastères sont morts. L'historien par ailleurs, sait de manière objective et concrète, qu'un monastère normand fondé en 1202, a dû logiquement traverser bien des épreuves. Mondaye aurait eu tant de raisons de disparaître au cours de l'histoire. Il y a comme un petit « miracle » (j'emploie ce mot au sens banal) un miracle, oui, dans notre longévité, notre subsistance (ou notre « résistance »), de 800 ans. Ma question d'historien, question sans réponse, tourne autour de ce miracle. Je voudrais cet après-midi vous faire partager l'étendue de ma question.

Je m'émerveille d'abord que Mondaye, fondée en 1202, ait réussi à passer le tournant des XIV^e et XV^e siècles, pendant la terrible guerre de Cent ans, que les témoins du temps décrivent comme la *devastatio Franciae*, la *desolatio ecclesiarum*. Très rares sont les églises qui ont échappé au pillage et à l'incendie. L'évêque de Lisieux, Thomas Basin, qui nous a laissé une chronique du règne de Charles VII, raconte qu'alors, entre Seine et Loire, « on ne voit plus que des champs incultes, en friche, hérissés de ronces »[1]. Dans la Normandie de cette intéressante époque, les grandes abbayes de Caen (Saint-Etienne et La Trinité) ont été incendiées, et le petit monastère de Mondaye a souffert aussi : les archives anciennes gardent la trace d'une requête formulée par les chanoines de notre abbaye au trésorier de la Sainte-Chapelle, le 3 mai 1388, pour obtenir une diminution sur le prix d'un fermage. On lit : L'abbaye est de très petite fondation, ils n'ont que deux-cent livres de rente, ils sont onze prêtres avec leurs serviteurs, leur monastère a été abattu, à cause des guerres, ils n'auraient pas de quoi vivre s'ils ne cultivaient eux-mêmes leurs terres[2]. Emouvant témoignage du passé de Mondaye.

Or, il arrive que de petits esquifs traversent des tempêtes tandis que de grands navires s'y brisent, c'est un mystère, mais Mondaye a passé la guerre de Cent Ans. D'autres graves raisons auraient pu, un peu plus tard, anéantir notre maison. Je pense aux ravages de la Réforme en Normandie au XVI^e siècle. Le parti huguenot était très puissant à Caen, et semble-t-il aussi dans le Bessin. On sait que la nouvelle religion, issue de la réforme de Luther, avait des adeptes dans des paroisses voisines de Bayeux : il y avait des protestants à Campigny, au Molay, à Littry, à Ellon, à Trungy, tout près de l'abbaye. A Caen, en mai 1562, tout ce qu'il y avait d'églises et de monastères a été profané, pillé, saccagé. Bayeux a connu quinze jours de siège, et le parti huguenot s'est finalement emparé de la ville, mettant les église à sac. Mondaye ne fut pas épargné non plus : sous l'abbatiat de Guillaume Poyneau, notre église abbatiale fut dévastée, et les religieux chassés de la maison. On ne sait pas trop où ils se réfugièrent, mais à la mort de l'abbé, les religieux se réunirent pour élire un nouvel abbé, Julien Guichard. Or les troubles n'étaient pas terminés, on se livrait ici, dans la région, à une sorte de guerre d'assassinats, on rapporte par exemple que les gens d'armes du baron de Colombières (huguenot) saisirent un prêtre de Bayeux, le firent rôti et dévorer par leur chien. Et notre père abbé Julien Guichard fut également assassiné le 9 septembre 1565. C'étaient des temps désespérants. Comment notre petite communauté a-t-elle pu traverser ces épreuves ? C'est vraiment tout à fait miraculeux.

La Bibliothèque de www.mondaye.com

Bien sûr, je raconte tout cela parce qu'il faut bien se garder de croire que l'histoire monastique est un long fleuve tranquille. Si des milliers de couvents ont été fondés au cours des âges en Occident, des milliers de couvents aussi, ont disparu, dans des circonstances souvent dramatiques. La Réforme luthérienne dont je parlais à l'instant a été pour l'ordre de Prémontré une véritable calamité. Entre 1520 et 1530, le passage au luthéranisme d'une partie de l'Europe a donné de véritables coups de boutoir à nos maisons : tous les monastères de Hesse, du Palatinat, de Saxe, de Wurtemberg ont été sécularisés, vidés de leurs religieux. Tous les monastères de Hongrie ont été détruits. En Angleterre en 1536, le roi Henri VIII a supprimé d'un trait de plume les 67 monastères que notre Ordre comptait dans les îles britanniques : aucun ne s'est jamais relevé ! Un peu plus tard dans le même siècle, les 42 monastères prémontrés de Frise et de Hollande sont fermés par Guillaume d'Orange : un seul a pu reprendre vie et vivre encore aujourd'hui, l'abbaye de Berne-Heeswijk. Et naturellement, bien des maisons de l'Ordre, en France et en Navarre ont connu les pires exactions. Notre famille religieuse, évidemment, y a gagné quelques martyrs de la foi catholique, – je pense à mon confrère bibliothécaire de l'abbaye de la Castelle, brûlé par les calvinistes devant la porte de ses archives avec tous ses papiers, en 1569. A bien d'autres encore...

Reste que Mondaye s'en est sorti – le « miracle » dont nous parlions en commençant se produit encore – et il s'est trouvé à cette époque de riches et généreux bienfaiteurs, la famille du baron de Suresnes, pour reconstruire le monastère, brûlé et dévasté. C'était sous l'abbatit de François du Bouillonney, le 30^e abbé de Mondaye, qui a gouverné la maison pendant 40 ans, dans la première moitié du XVII^e siècle.

Mais le pire n'est pas encore dit, on y vient : la commende, cette plaie de la vie religieuse en Occident, s'abat sur l'ordre de Prémontré. Au XVI^e et au XVII^e siècles, la plupart des maisons tombent en commende, c'est à dire n'élisent plus leur abbé elles-mêmes, mais sont affligées par le souverain d'un abbé-commendataire, le plus souvent laïc, qui ne met pas les pieds dans le monastère, et se contente d'en percevoir les revenus – une notable partie au moins. Vous imaginez comment une communauté, amputée chaque année des deux tiers de ses revenus, peut continuer à vivre, entretenir ses bâtiments, recruter et entretenir des jeunes, nourrir les pauvres etc. La désinvolture de certains abbés commendataires dans notre Ordre, qui prenaient vraiment leur abbaye pour une simple ferme, fait de la peine à voir. Chez les prémontrés de Fontcaude, en Languedoc, le commendataire se souciait si peu de la vie chorale et spirituelle du monastère, que lorsqu'il venait y percevoir ses revenus, il trouvait commode d'abriter son précieux carrosse dans la petite église abbatiale, qu'il considérait comme un garage.

La commende signifiait donc souvent la ruine matérielle et la ruine spirituelle. L'ordre de Prémontré, en l'occurrence, n'est pas logé à pire ni à meilleure enseigne que les autres ordres. Mondaye a donc connu aux XVII^e et XVIII^e siècles des abbés commendataires. Le premier d'entre eux, Claude Leclerc du Tremblay, nommé abbé à l'âge de 14 ans par le roi en 1631, a possédé Mondaye pendant 71 ans. Encore faut-il signaler que ce commendataire n'était pas des pires, et qu'il a laissé la communauté s'agréger à la belle Réforme prémontrée de Lorraine, un mouvement spirituel qui a rendu à bien des maisons de notre Ordre, à l'époque classique, le sens et le sérieux de la vie religieuse.

Il me faut maintenant avancer à grands pas et dire un mot de la Révolution française. Car pour le coup, c'est la vraie ruine de l'Ordre en France et l'histoire de Mondaye a bien failli s'arrêter là. Le XVIII^e siècle, qu'on appelle le « siècle des Lumières », croyait aux lumières de la raison humaine plus qu'à celles de l'Esprit saint, et pour dire les choses rapidement, la vie contemplative, la vie monastique lui paraissait un refuge commode pour gens paresseux, une exploitation aussi des pauvres gens. Il y a environ 100 000 religieux dans la France de 1789 : bien des gens pensent que ce sont des parasites inutiles à la société. Il ne faut pas s'étonner que l'Assemblée constituante, quelques semaines après avoir eu l'idée de génie de nationaliser les biens du clergé, en novembre 1789, ait aussi l'idée d'abolir purement et simplement les « vœux religieux » : 13 février 1790. Il va sans dire que la vente comme bien national des monastères qu'on allait pouvoir vider de leurs habitants, devait remplir les caisses de l'Etat. Il fallait d'ailleurs de l'argent – pas seulement pour les guerres révolutionnaires, mais aussi pour payer le clergé constitutionnel, un clergé de fonctionnaires, établi et régi par la Constitution civile du Clergé : 12 juillet 1790.

La réalité est évidemment beaucoup plus subtile que cela. Les monastères français du XVIII^e siècle sont souvent pleins de religieux courageux, observants, entreprenants, bâtisseurs aussi, qui n'ont pas vu venir la Révolution. Les abbayes prémontrées de France sont pour beaucoup toute restaurées, toute pimpantes

La Bibliothèque de www.mondaye.com

quand vient la tempête de 1789. Mondaye a été rebâti entièrement vers 1740, c'est un monastère tout neuf. J'ajoute aussi que les religieux de Mondaye de la fin du XVIII^e siècle et spécialement les derniers prieurs conventuels sont tout sauf des paresseux et des ignorants. Thomas Chamaret, Jacques Le Chevallier, Luc-Gabriel Goujon, sont des frères de grand savoir, de haute vertu, de bon sens, qui ont usé leur vie au service de la communauté, des paroisses, des pauvres : jusqu'à la Révolution, à Mondaye, à la porte des aumônes, (la porte Nord où se trouvait la boulangerie, aujourd'hui l'accueil paroissial) on nourrissait chaque semaine des centaines de pauvres.

Alors je me demande souvent comment nos frères ont vécu le choc de la Révolution ? Tout ce qu'ils avaient vécu, tout ce à quoi ils avaient cru, leurs vœux religieux... Tout s'effondrait ! Et dire qu'en 1787, 1788, 1789, confiant dans l'avenir, on donne encore à Mondaye l'habit blanc à de nouveaux novices.

Et c'est une attitude générale. A la veille du cataclysme, notre abbé général, Jean-Baptiste L'Ecuy – qui repose maintenant dans la nef de notre église – promulgue encore de nouveaux livres liturgiques pour l'Ordre de Prémontré. Et quelques mois plus tard, les 92 abbayes prémontrées de France disparaissent dans la tourmente. Un millier environ de religieux vivaient alors dans notre pays sous la livrée de saint Norbert : ils sont tous mis à la porte de leur maison de profession. Au printemps de 1791, les dix-sept religieux qui vivaient alors à Mondaye – en comptant trois frères curés de paroisse et cinq frères étudiants – passèrent la poterne de l'abbaye pour ne plus jamais y revenir. Ils furent séparés les uns des autres : quatre d'entre eux prêtèrent le serment schismatique à la Constitution civile du clergé, d'autres disparurent – peut-être retournèrent-ils à la vie civile. Trois de nos frères cependant, se comportèrent en vrais martyrs de la foi. Le P. Dupetit-Bosq, exilé en Angleterre, le P. Lepelletier, emprisonné à Coutances, et le P. Duthrosne, qui mourut non loin d'ici, à Rots, de misère et de faim, mais fidèle à la foi de son baptême et de sa profession religieuse. On dit que ses derniers mots furent : « Je crois à la sainte Eglise catholique ». N'empêche, c'était la fin du monde, la fin d'un monde....

L'abbaye, le cloître, les cellules, les stalles sont vides. Les psaumes ont cessé de retentir dans le chœur, les orgues se sont tus. Les meubles et les ornements de l'église et de la sacristie sont vendus à l'encan. La bibliothèque et le chartrier du monastère sont enlevés par l'archiviste du district de Bayeux. En mars 1791, les fermes appartenant à l'abbaye sont vendues, et le 20 avril suivant le couvent lui-même est vendu aux enchères. C'est un ancien officier de l'armée royale, un héros de la bataille de Fontenoy, qui achète la maison, pour en faire sa maison de campagne.

A cet endroit de mon récit, la question de départ refait surface, forcément : comment après ce naufrage révolutionnaire, où la France prémontrée tout entière a péri corps et bien, l'abbaye de Mondaye a-t-elle pu revivre un jour ? J'insiste, parce que cette question n'est pas que rhétorique. Parce qu'il faut bien voir que sur les 92 abbayes prémontrées françaises dont je parlais, Mondaye vit aujourd'hui, mais les 91 autres n'ont jamais repris vie. Que sont d'ailleurs devenues ces abbayes ? Leurs bâtiments, vendus comme biens nationaux – exactement comme à Mondaye – ont été transformés en demeures privées, en exploitation de salpêtre (comme l'abbaye de Beauport), en usine de filature (comme l'abbaye de la Lucerne ou l'abbaye de Vermand), en usine chimique (comme l'abbaye de Cuissy), en verrerie industrielle (comme notre abbaye-mère de Prémontré, dans l'Aisne). Et pire, le vandalisme jacobin a très souvent fait de nos belles abbatiales et de nos cloîtres des carrières de pierre. La Révolution, il faut tout de même le dire, a démolé les plus prestigieux monastères d'Occident. Les admirables églises monastiques de Longchamp, Cluny, Cîteaux, Saint-Wandrille, Jumièges, Marmoutier, Cormery, ont été mises en pièce : vendues pierre par pierre aux plus offrants. Les abbayes prémontrées ont subi le même sort.

Par un hasard extraordinaire, la petite église abbatiale de Mondaye a été sauvée parce qu'elle est devenue, dès le début de la Révolution, église paroissiale pour les trois communes réunies de Juaye, Bernières et Couvert. C'est miraculeux, il était « moins une », comme on dit, que l'église soit vendue comme carrière de pierres. Quant aux bâtiments conventuels, d'un point de vue simplement matériel, monumental, s'ils avaient été transformés en usine, en écurie militaire, en prison ou en hôpital, comme bien d'autres couvents de France à l'époque, il est sûr que notre restauration religieuse aurait été bien compromise. Or, là aussi : grande chance ! Peut-être parce que c'était une petite maison, dans cette campagne du Bessin un peu perdue, loin des villes, loin des axes routiers ou fluviaux, Mondaye n'a pas intéressé les administrations civiles ou les industries naissantes.

La Bibliothèque de www.mondaye.com

Après de pacifiques propriétaires laïcs, notre monastère est devenu entre 1815 et 1847 (de Louis XVIII à Louis-Philippe) le refuge d'une communauté de sœurs trappistes, conduites par Mère Marie des Séraphins de Chateaubriand, cousine de l'écrivain. Ces sœurs étaient très pieuses et même ascétiques, et se recrutaient bien, mais elles vivaient sans chauffage, sans nourriture et sans sommeil, c'est-à-dire qu'elles mouraient : en 30 ans passés à Mondaye, quelque 74 d'entre elles sont mortes de tuberculose, toute jeunes, ensevelies dans le petit cimetière conventuel qu'elles avaient créé sous la pelouse qui borde la sacristie. En ouvrant ma fenêtre chaque matin sur cette pelouse, et en voyant la petite croix de pierre qui rappelle la présence de ces saintes sœurs, ma question de départ sur le miracle de Mondaye revient encore, et je pense que Mondaye a eu de la chance d'être habité, pendant ces trente années de la Restauration et de la Monarchie de juillet, par une communauté féminine priante, dont la vie ascétique – presque sacrificielle – apparaît un maillon non-négligeable dans la sauvegarde d'une abbaye désertée de ses moines. Je songe ici évidemment non pas à la sauvegarde monumentale – car les sœurs n'avaient pas un sous et entretenaient fort mal les bâtiments – mais au maintien d'une destinée spirituelle pour Mondaye.

Car au départ des sœurs on est tout proche – à dix années près – du retour des prémontrés à Mondaye. Je ne peux pas maintenant raconter en détail ce retour, mais je voudrais faire part de mon émerveillement, chaque fois que je pense à ce qui est arrivé en 1859. La renaissance de Mondaye s'est faite contre toute logique.

D'abord parce qu'il y avait une difficulté légale considérable. Vous le savez, la religion catholique en France, depuis 1802, est régie par un concordat – signé entre Bonaparte et le pape Pie VII – qui fait de l'Eglise une sorte de service public, dans lequel les évêques (désignés par le ministère des cultes) et les prêtres sont des fonctionnaires payés par le gouvernement. Dans ce paysage ecclésiastique, qui dure tout le XIXe siècle, le concordat n'a absolument pas prévu de place pour les ordres monastiques : le directoire, le consulat, l'empire et les autres régimes qui se succèdent pendant tout le siècle (le Second Empire, la IIIe République !) n'ont aucune envie de voir se développer un clergé monastique ou religieux qui, avec son organisation à la fois internationale et interne au groupe, échapperait au système de contrôle concordataire confié aux évêques diocésains, qui sont considérés, comme disait Napoléon, comme des préfets violets.

Or pourtant, depuis 1825 le Conseil d'Etat donne son autorisation à de nombreuses congrégations féminines, et puis, à partir des années 1820-1830, des ordres masculins, dans l'illégalité la plus complète d'ailleurs, se restaurent également en France : bénédictins, trappistes, dominicains, jésuites, carmes, franciscains et autres capucins. Tout ce beau monde promène sa robe, fonde des monastères et des couvents, sans statut légal, avec des évêques diocésains qui bénissent en catimini et un gouvernement qui fait mine de ne pas voir et de ne pas s'inquiéter, pour le moment du moins.

La renaissance de Mondaye en 1859 est étonnante pour une deuxième raison. Elle tient en effet à une série de circonstances assez hasardeuses. Car en admettant que le préfet du Calvados ferme les yeux et que l'évêque de l'époque – Monseigneur Charles Didiot, un très brave homme – soit favorable, en admettant que les bâtiments de cette ancienne abbaye prémontrée de Mondaye soient encore debout, qu'ils soient disponibles et à vendre, et que vous ayez l'argent pour l'acheter, comment faites-vous pour mettre, en 1859, 70 ans après la révolution de 1789 qui a fermé tous les couvents, comment faites-vous pour remettre des prémontrés dedans. Y a-t-il encore des religieux prémontrés survivants de l'Ancien Régime en France ? Non, ils sont tous morts. Alors, où les prenez-vous, ces prémontrés qui devraient repeupler Mondaye ?

Dans un tel ensemble de circonstances, si problématiques, il faut toujours un personnage-moteur, un optimiste indéterminable qui prend ses rêves pour la réalité. Mondaye a eu cette chance, cet optimiste s'appelle Florentin Truffaut.

On ne connaît pas très bien la vie de ce prêtre d'origine coutançaise, né en 1824. On sait seulement qu'il avait cédé en 1857 – alors qu'il était déjà prêtre – à une sorte de rêve d'enfance, un rêve de vie monastique : il était entré au noviciat de la communauté trappiste de Bricquebec, pas loin de chez lui. Mais sans doute le régime de la communauté ne lui allait pas et il avait quitté la trappe. L'année suivante, en 1858, on le trouve curé du petit village de Sully, à côté de Bayeux. Avec l'abbé Truffaut, il y a un double avantage, d'abord c'est qu'il rêve toujours, et le dimanche après-midi, après avoir chanté vêpres, quand il fait beau, il va se

La Bibliothèque de www.mondaye.com

promener du côté de Mondaye. Et en contemplant la grande église aux stalles vides, le couvent désert, il rêve à nouveau, il rêve encore qu'un jour des pères blancs reviennent dans ce bel endroit. L'autre avantage, c'est qu'il sait très bien, lui, parce qu'il s'est renseigné, que si les prémontrés de France ont tous disparus corps et bien, il y a en Belgique plusieurs communautés prémontrées à nouveau vivantes.

La Révolution française avait exporté généreusement ses sentiments antireligieux et tous les couvents de Belgique avaient fermé en 1797, mais depuis les années 1830, plusieurs abbayes de notre Ordre (Averbode, Parc, Tongerlo, Grimbergen) ont ressuscité grâce à des frères courageux qui ont osé reprendre la vie commune, après trente ans d'interruption, et qui ont été rejoints par des jeunes.

Florentin Truffaut coordonne avec succès en quelques mois trois actions très simples (simples une fois qu'on les a faites) : 1) il obtient l'accord de l'évêque de Bayeux pour aller chercher des religieux prémontrés en Belgique afin de repeupler Mondaye 2) il achète le 22 août 1857, pour 25 500 francs l'ancienne abbaye de Mondaye, et 3) il part en Belgique, avec la fois dans le miracle possible. Il a plutôt intérêt à réussir et à tomber sur des prémontrés belges à la fois courageux et généreux, car les Belges viennent à peine de repeupler leurs propres monastères, vidés et démolis par les Français : seront-ils séduits par l'idée de réimplanter en France, qui plus est dans l'illégalité, la vie religieuse norbertine ? Par ailleurs, l'abbé Truffaut n'a pas un sous, et il n'offre pas aux religieux belges, la jolie petite abbaye normande, il la leur revend, s'ils veulent s'y implanter. Bref, hasardeux voyage. Mais nous ne serions pas là aujourd'hui si l'abbé Truffaut n'avait pas réussi.

Tout de suite, le supérieur de l'abbaye de Grimbergen, près de Bruxelles, le P. Van Overstraten, a compris l'enjeu. Faire renaître l'ordre de saint Norbert sur le sol de la France, qui a été berceau de l'Ordre au Moyen Age. C'est un peu fou mais ça vaut la peine. Il achète à Valentin Truffaut, le 4 octobre 1858, l'abbaye Saint-Martin de Mondaye. Sa communauté n'étant pas nombreuse, il n'a pas grand monde à envoyer en Normandie, mais tout de même, il envoie une petite équipe : 2 puis 3, puis 4 frères. Et pour diriger l'opération, il donne le Père Joseph Willekens, son sous-prieur, maître des novices, dont il dira : « J'ai envoyé le meilleur de mes religieux ».

Il y a 150 ans, donc, c'était l'année 1859, sous Napoléon III, à la mi-temps du Second Empire. Le lundi de Pentecôte, 8 juin 1859, quatre frères belges prennent possession de l'abbaye de Mondaye, en présence de l'évêque, du clergé bayeusain, d'une foule de fidèles, des centaines de chrétiens du diocèse. Il y a beaucoup de joie et beaucoup d'émotion. Evidemment, au plan national, l'événement passe totalement inaperçu. Il faut dire que la France avait autre chose à s'occuper, cette année-là, que de quatre religieux belges qui traversent la frontière pour venir prier en Normandie : en France, c'est l'année du lancement du canal de Suez, l'installation de la France en Cochinchine – la prise de Saïgon – et c'est aussi (juste à cette pentecôte 1859) la campagne d'Italie, et l'armée française de Mac Mahon vient de remporter le 4 juin – quatre jours avant notre cérémonie de restauration – la victoire de Magenta sur l'armée autrichienne.

Je signale, juste en passant, pour le plaisir, et pour éviter que la date de 1859 ne résonne que dans un univers prémontré ou trop sérieux que c'est aussi l'année où Gounod crée Faust, où Victor Hugo écrit La légende des siècles et la comtesse de Ségur... les Malheurs de Sophie. 1859...

A ce stade de l'exposé, en marquant à nouveau, comme nous le faisons souvent à Mondaye, notre reconnaissance et notre affection pour l'abbaye-mère de Grimbergen, qui a osé réimplanter la vie norbertine en France, il faut tout de même signaler les fragilités de cette renaissance de Mondaye – qui font, une nouvelle fois, partie du miracle.

D'abord l'essaim religieux envoyé de Belgique est tout petit. Le supérieur, Willekens, qui va devenir le 1er abbé de la restauration en 1873, et le 38e abbé de Mondaye, est un religieux d'une grande bonté, d'un grand courage, d'une vertu certaine. Mais si l'on risque la comparaison avec l'illustre restaurateur des dominicains, le Père Lacordaire ou avec l'immense restaurateur des bénédictins Dom Guéranger (les deux sont connus dans le monde entier), il faut bien dire que les prémontrés n'ont eu droit qu'au père Joseph Willekens, c'est

La Bibliothèque de www.mondaye.com

à dire un religieux modeste, pas vraiment charismatique, un peu hypocondriaque peut-être, obligé aussi sans cesse de référer de ses faits et gestes à la maison-mère de Grimbergen et mal soutenu à Mondaye par ses confrères belges : sa correspondance est pleine de plaintes amères sur la paresse ou le mauvais esprit de ses acolytes, et elle le montre bien seul. Je n'ai personne, écrit-il, à qui confier quelques secrets.

Cela étant dit, l'acclimatation de ces frères néerlandophones en terre normande n'était pas simple, et le découragement a pointé plus d'une fois dans leur cœur : le P. Willekens avoue dans ses lettres des premières années qu'il rentrerait volontiers en Belgique. L'entrée à l'abbaye de jeunes et bons novices français dès 1860 est en soi un excellent signe : la greffe prend, la renaissance de Mondaye devient une affaire normande. Mais paradoxalement, elle n'a pas simplifié la tâche des fondateurs belges. Le P. Willekens trouve la mentalité des jeunes français difficile. Il écrit des français : ils sont tourmentés par les apparences, individualistes, ingouvernables.

En fait, il se pose ici un problème très intéressant. Les jeunes recrues françaises demandent de reprendre certains usages austères de l'Antique Rigueur de l'Ordre, cette réforme du XVIIe siècle à laquelle Mondaye s'était agrégée sous l'Ancien Régime, et le P. Willekens, formé à Grimbergen, dans la province belge qui n'a pas connu cette réforme ancienne, ne voit pas l'utilité de renouer avec ce passé de Mondaye. D'où une certaine divergence dans la communauté, peut-être même une division profonde. L'arrière-fond de cette question, c'est toute l'idéologie des restaurations monastiques du XIXe siècle français, souvent imprégnée de l'amour du moyen-âge, bien dans la manière romantique et du mépris pour le siècle contemporain. Faut-il à Mondaye faire du neuf avec du très ancien. Peut-on espérer renouer avec un fil interrompu depuis tant de décennies ? La gestion de ce conflit spirituel, philosophique, n'a pas dû être simple.

Mais la renaissance de Mondaye n'a pas été un vain mot. C'est là que la merveille qui dure depuis huit siècles s'est encore produite. A partir de 1859-1860, de vrais frères sont venus, pour mener sous l'habit de saint Norbert une vraie vie commune selon la règle de saint Augustin, avec de la vraie prière, des joies et des peines, des professions, une bénédiction abbatiale, une vie pastorale de paroisses et de prédication, et des décès aussi : je pense au premier mort de cette refondation, en 1876, le jeune et très brillant et très distingué père Louis de Gonzague Auvray, qui avait une mauvaise santé, et qui a terminé sa vie pieusement, plein de foi, à l'âge de 35 ans, en disant à ses frères : « Je mourrai volontiers ». Mourir à Mondaye : en 1859, c'est à nouveau possible et c'est une vraie grâce.

Et puis, en arrivant vers la fin de mon propos, sans pouvoir balayer même rapidement l'histoire des 150 ans dont nous avons fait pour cet anniversaire un vrai petit livre, que je vous invite à lire tout en regardant l'exposition du cloître, je dois persévérer dans mon propos, en soulignant que Mondaye, restauré sous le Second Empire, n'était pas au bout de ses peines, et qu'il est vraiment étonnant que le monastère refondé par ces frères belges ait traversé ces 150 années.

Car la communauté fondée en 1859 (tardivement par rapport aux restaurations d'autres ordres religieux des années 1830) était encore toute jeune et bien peu affermie quand sont venus les nouveaux coups mortels portés – non plus par la guerre de cent ans ou des guerres de religions – mais par cette charmante et turbulente Troisième République.

Vous vous rappelez certainement le mot de Jules Ferry à qui Jaurès demande au soir de sa vie « mais quel est votre but » ? Jules Ferry répond : « mon but, c'est d'organiser l'humanité sans dieu et sans roi ». Et il est certain que dans la France du dernier tiers du XIXe siècle, avec des catholiques et un clergé souvent intransigeants et monarchistes, grand éducateur de la jeunesse (la moitié des 100 000 instituteurs et institutrices français sont des religieux ou des religieuses), l'établissement d'une République sans Dieu n'était pas une mince affaire. Les grandes manœuvres de Jules Ferry ont commencé en 1880, quand il dépose sur le bureau de la Chambre un projet de loi qui tend à interdire aux congrégations non autorisées de diriger un établissement d'enseignement public ou privé. Or en 1880, on compte sur le territoire français environ 500 congrégations (20 000 religieux) qui n'ont jamais reçu d'autorisation et qui se maintiennent en vertu d'une tolérance. La plupart de ces congrégations (notamment masculines, dominicains, jésuites,

La Bibliothèque de www.mondaye.com

maristes) tiennent des centaines de maison d'éducation. Les décrets d'expulsion des religieux de leurs maisons, décrets signés à son corps défendant par le président Grévy, sont exécutés à l'automne 1880 : en quelques semaines, 261 couvents sont fermés. Le sous-préfet de Bayeux arrive à Mondaye le 3 novembre 1880 avec la police et les gendarmes. Les portes sont crochétées, les religieux chassés de leur maison, et le père abbé qui est citoyen belge expulsé du territoire, il ne pourra plus jamais revivre en France. La population est furieuse, elle escorte la voiture du sous-préfet en lui criant dessus : « Vive la liberté » ! Mais les cris ne sont rien devant la loi. Et les frères de Mondaye vont vivre, sans leur abbé, dispersés dans les villages alentours, pendant des années avant de pouvoir revenir à l'abbaye, en 1894.

Bref répit, évidemment, puisque leur retour est clandestin – la loi n'a pas changé en leur faveur depuis 1880 – et qu'il va leur falloir repartir une deuxième fois, quand la loi du 9 juillet 1901 oblige les congrégations à demander l'autorisation du gouvernement pour continuer à vivre sur le territoire français. Les autorisations sont naturellement refusées la plupart du temps. En 1903, l'abbaye de Mondaye se voit refuser l'autorisation gouvernementale, et comme ils n'ont pas envie de subir une deuxième expulsion manu militari, les prémontrés de Mondaye (comme des centaines d'autres couvents de l'époque) organisent eux-mêmes leur départ en exil, choisissant l'accueillante Belgique pour attendre des jours meilleurs : grâce à l'hospitalité du baron Snoy, les frères s'installent dans l'ancien prieuré de Bois-Seigneur-Isaac, près de Nivelles. C'est un exil, mais un exil heureux, et là encore, au milieu des difficultés d'acclimatation à un autre pays, à d'autres lieux, à d'autres gens, loin de leur Normandie, les frères ont continué à chanter, à prier, et à recruter des jeunes. Étonnante vitalité, étonnante foi de nos Pères, qui ont continué, coûte que coûte à faire ce qu'ils avaient promis de faire, un jour de leur jeunesse religieuse : servir Dieu et garder la vie commune fraternelle. Leur séjour à Bois-Seigneur-Isaac va durer jusqu'en 1921, moment où la réconciliation nationale due aux souffrances de la Grande Guerre a apaisé l'anticléricalisme virulent d'avant-Guerre. La communauté de Mondaye, même si elle a eu « chaud », comme on dit, lors de la 2^{de} guerre mondiale, n'a pas bougé depuis lors. Et d'ailleurs elle a maintenant un statut de congrégation légalement reconnue, grâce aux lois de la Ve République.

Hier soir, tandis que nous buvions ensemble une bière de Grimbergen dans la salle de communauté, notre abbé général m'a demandé sur quoi allait porter ma conférence, et j'ai essayé de lui parler de cette fameuse question. Pourquoi Mondaye est-elle aujourd'hui une abbaye vivante ? Et l'abbé général m'a dit qu'il fallait laisser la question « ouverte ». Il a raison. Quand j'aurai expliqué pourquoi nous avons réussi à nous relever de nos ruines au XIV^{ème} siècle, au XVI^{ème} siècle, au XVIII^{ème} siècle, au XIX^{ème} siècle, je n'aurai pas expliqué pourquoi le supérieur de Grimbergen était de bonne humeur le jour où l'abbé Truffaut est venu lui parler de la petite abbaye normande, je n'aurai pas expliqué pourquoi la marquise de Briges était venue, riche, un peu disjonctée et pourquoi elle a payé rubis sur l'ongle l'aile nord et l'aile sud de notre abbaye actuelle, dans les années 1860-1880. Je n'aurai pas expliqué pourquoi l'élection abbatiale du Père Godefroid Madelaine, en 1899, par les frères de Frigolet et son départ en Provence, nous a sans doute permis de respirer un bon coup entre 1900 et 1920. Je n'aurai pas expliqué pourquoi tant de couvents ont péri dans l'exil belge alors que Mondaye y a prospéré, je n'aurai pas expliqué pourquoi les obus allemands ou les bombes américaines qui ont détruit Tilly, Villers-Bocage, Caen, Falaise, sont passés à côté de Mondaye. Etc. etc. Je pourrais parler longtemps, je n'expliquerais rien du tout, il resterait – il restera – encore mille pourquoi.

Alors je vais livrer une seule explication, qui pourra paraître subjective, mais qui, toute insuffisante qu'elle soit, me semble la seule raisonnable, acceptable par l'historien et le théologien de la vie religieuse. Une vraie et bonne raison de la longévité de ce petit monastère de Mondaye. Il y a ici une forme de vie, héritée de l'ancienne tradition canoniale, fondée sur la proposition simple de saint Augustin : Dieu, vous ne l'avez jamais vu, mais vos frères, vous les voyez, alors faites-les donc l'expérience concrète de l'amour de Dieu à travers l'amour de vos frères. Ne faites pas d'abord des sermons sur Dieu, vivez cette expérience, et ensuite, elle témoignera pour vous de l'essentiel, et de ce dont a besoin le cœur humain. Cette expérience, vécue dans le monastère, sortira toute seule du monastère, elle amènera à vous ou elle vous conduira vers vos contemporains, en quête de Dieu et en quête de l'expérience d'un amour vrai dans leur vie.

La Bibliothèque de www.mondaye.com

Je crois que cette proposition là, très simple, très passionnante, a toujours attiré, dans chaque génération, depuis 800 ans, des jeunes, de nouvelles recrues. La longévité d'un monastère, c'est la venue constantes de jeunes frères attirés par cette belle proposition de notre Père saint Augustin. Si nous fêtons les 150 ans de notre restauration, ce n'est pas parce que Mondaye est un meilleur endroit que les autres, c'est parce que des jeunes ont constamment senti, pendant ces 15 décennies, que quelque chose d'authentique pouvait y être vécu, dans l'ordre de l'amour de Dieu et de l'amour des frères. Et qu'après être venus, ces jeunes sont restés, grâce à Dieu, grâce à leurs frères, grâce à nos amis nombreux, fidèlement jusqu'au bout, c'est-à-dire jusqu'à la mort. Sans doute, tous ne sont pas restés, parmi ceux qui ont pris l'habit blanc à Mondaye, pendant ces 150 ans, mais il a suffi que quelques uns, continument, passant peut-être sur leurs faiblesses, leurs autres rêves ou leurs frustrations, aient tenu la parole qu'ils avaient donné un jour, pour que nous soyons là ce soir. Je donne raison à Mgr l'abbé général : la question reste ouverte, mais l'essentiel est qu'elle soit notre question, et que chaque fois qu'elle se pose, notre cœur s'emplisse, pour Dieu et pour les frères, de gratitude.

[1] Voir la commode description de Louis Réau, *Histoire du vandalisme*, Paris, 1958, réédition « Bouquins », R. Laffont, Paris, 1994.

[2] *Mém. Soc. Des antiquaires de Normandie*, XVII, p. 299 *sv. cité dans G. Madelaine, Essai historique sur l'abbaye de Mondaye, C aen, 1874, p. 154..*